

Clavier Schumann  
LA

# MUSIQUE

L'ANNÉE 1862

OU

REVUE ANNUELLE

DES THÉÂTRES LYRIQUES ET DES CONCERTS  
DES COMMUNICATIONS LITTÉRAIRES RELATIVES A LA MUSIQUE  
ET DES ÉVÉNEMENTS REMARQUABLES  
APPARTENANT A L'HISTOIRE DE L'ART MUSICAL

PAR P. SCUDO



PARIS

COLLECTION HETZEL

HETZEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

18, RUE JACOB

Tous droits réservés.

Le livre que j'offre au public est la continuation de l'*Année musicale*, dont il existe trois volumes publiés par M. L. Hachette et C<sup>o</sup>. Des scrupules d'indépendance m'ont forcé de poursuivre la même idée, sous un titre nouveau et avec le concours d'un éditeur qui estime autant que moi la liberté de conscience dans les œuvres de l'esprit. On trouvera donc dans ce petit volume, plus rapidement écrit et débarrassé de longueurs inutiles, les mêmes vues et la même critique que dans l'*Année musicale* et dans les autres ouvrages que j'ai publiés sur l'art le plus populaire du XIX<sup>e</sup> siècle.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

TROIS ANNÉES MUSICALES (1859, 1860, 1861).  
CRITIQUE ET LITTÉRATURE MUSICALES (première série). 3<sup>e</sup> édit.  
CRITIQUE ET LITTÉRATURE MUSICALES (deuxième série).  
L'ART ANCIEN ET L'ART MODERNE. Un volume (1851).  
LE CHEVALIER SARTI.

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCLOS,  
55, QUAI DES AUGUSTINS.

injuste de ne pas mentionner les séances de musique de chambre que donne depuis quatorze ans madame Amédée Tardieu, plus connue sous le nom de Charlotte de Malleville, musicienne très-distinguée, pianiste au jeu facile et délicat.

Il est arrivé à Paris, cette année, madame Clara Schumann, artiste éminente, et femme du compositeur allemand qui est mort, le 29 juillet 1854, dans une maison d'aliénés près de Dusseldorf. Madame Clara Schumann, dont le talent de pianiste est très-gouté en Allemagne et en Angleterre, a donné quatre concerts dans les salons brillants de la maison Énard. Elle a été aussi admise à jouer un concerto de Beethoven à l'une des séances de la Société du Conservatoire.

J'ai assisté à toutes les soirées de madame Schumann, et je l'ai écoutée avec la déférence que méritait sa réputation, mais que n'imposait pas la musique de son mari, que je connais de reste. Au second concert, qui a eu lieu le 27 mars, madame Schumann a exécuté avec M. Armingaud une sonate, pour piano et violon, de la composition de Robert Schumann, œuvre pénible, d'une longueur démesurée. On ne peut y louer qu'un *adante* assez gracieux; mais tout le reste du morceau est d'une obscurité de conception qui ne mérite pas d'être éclaircie. Madame Schumann a été plus heureuse en exécutant avec une vigueur singulière la belle sonate en *ut majeur* de Beethoven. Dans cette musique pro-

fonde, le talent de la virtuose a été presque à la hauteur de l'inspiration du maître. Madame Schumann a clos la séance par une composition des plus étranges de son mari, intitulée *le Carnaval*. C'est une sorte de petite épopée humoristique, dans le genre d'Hoffmann ou de Jean-Paul Richter, subdivisée en seize épisodes ayant chacun un titre particulier : *Préambule*, — *Pierrot*, — *Arléquin*, — *Valse noble*, — *Chiarina*, etc. Il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus fantasque et de moins musical que cette triste bouffonnerie d'un esprit malade, qui dure plus d'une demi-heure, et où l'oreille éperdue ne peut saisir ni un rythme ni une idée saillante. C'est le rêve troublé d'une imagination fiévreuse, qui n'a plus conscience de la liaison des idées. Le public n'a pas laissé ignorer à la grande virtuose le désappointement qu'il éprouvait, et j'ai vu le moment où il aurait déserté la salle, si le cauchemar musical de Robert Schumann eût duré un seconde de plus. Madame Clara Schumann peut être certaine que son beau talent d'exécution, qui brille surtout par la vigueur et la précision, aux dépens de la grâce féminine, dont elle est complètement dépourvue, a été très-appréciée à Paris; mais la musique de son mari, qu'elle a essayé de nous imposer, n'a pu vaincre l'indifférence du public et la désapprobation des hommes de goût, qui ne se laissent pas étourdir par de creuses révésseries.

Un artiste belge très-distingué, M. Augusto Dupout,

Munich, le 14 juin 1830.

A FANNY HENSEL <sup>1</sup>.

Fanny Mendelssohn

MA CHÈRE PETITE SOEUR,

J'ai reçu ce matin votre lettre du 3 qui m'apprend que tu n'es toujours pas bien portante. J'aimerais bien être auprès de toi, te voir et te raconter quelque chose, mais cela ne se peut pas. Je t'ai écrit un chant qui t'exprimera mes sentiments et mes vœux. En le composant, j'ai pensé

<sup>1</sup> Fanny Hensel, sœur de Félix Mendelssohn. Elle avait un remarquable talent de musicienne, et son frère a admis, dans ses quatre premiers cahiers de chants, six chants, avec paroles, composés par elle, savoir :

Dans l'œuvre n° 8 : *Nostalgie*, n° 2 ; *Italie*, n° 3 ; *Suleika et Hatem*, duo n° 12.

Dans l'œuvre n° 9 : *Désir*, n° 7 ; *Perte*, n° 10 ; la *Religieuse*, n° 12.

Née le 14 novembre 1805, Fanny Hensel mourut le 14 mai 1847, six mois seulement avant son frère, dont cette perte abrégéa les jours.

---

à toi et l'attendrissement m'a gagné, Il n'y a dans le chant presque rien de nouveau ; tu me connais, tu sais ce que je suis ; je n'ai changé en rien, et tu as le droit d'en rire et de t'en féliciter.

---

Rome, le 16 novembre 1830.

CHÈRE FANNY !

Avant-hier il n'y avait pas de courrier, de sorte que je n'ai pas pu causer avec toi ; et quand je songeais que ma lettre devait encore rester là deux jours avant de partir, il m'était impossible d'écrire. Mais j'ai souvent pensé à

---

toi et je t'ai souhaité, ainsi qu'à vous tous, toutes sortes de bonheurs. Je me suis réjoui aussi de ce que tu étais née depuis tant et tant d'années, car cela vous soutient quand on pense quelles personnes raisonnables il y a dans le monde. Or, tu es une de ces personnes-là. Conserve ta gaieté, ton esprit lucide et ta santé et ne te modifie pas sensiblement ; tu n'as d'ailleurs pas besoin de t'améliorer beaucoup ; qu'avec cela ton bonheur te reste fidèle, tels sont à peu près les souhaits que je t'adresse pour ton anniversaire, car de te souhaiter des idées musicales, c'est ce qu'il ne faut pas demander à un homme de mon calibre.

Ce serait du reste te montrer bien exigeante que de te plaindre d'en manquer. *Per Bacco!* si l'envie t'en prenait, tu composeras bien, quel que fût le sujet, et si tu n'en as pas envie, pourquoi te plaindre si fort? Si j'avais à donner la bouillie à mon enfant, je ne voudrais pas écrire de partitions, et ~~comme~~ j'ai composé le « *Non nobis*, » je ne puis malheureusement pas promener mon neveu ~~par~~ mes bras. Mais sérieusement! ~~parlant~~, l'enfant n'a pas encore six mois, et déjà tu veux avoir d'autres idées que celle de ton Sébastien! (pas Bach!). Réjouis-toi de l'avoir! la musique ne fait défaut que lorsqu'il n'y a pas place pour elle, et je ne suis point étonné que tu ne sois pas une marâtre. Cependant, comme je veux te souhaiter pour ta fête tout ce que ton cœur désire, je te souhaiterai aussi une demi-douzaine de mélodies, mais cela ne servira pas à grand'chose!

Le cadeau que je t'ai préparé cette fois pour ta fête, chère Fanny, est un psaume pour chœur et orchestre: *Non nobis Domine*; tu connais déjà ce chant. Il y a là dedans un air bien cadencé, et le dernier chœur te plaira, je l'espère du moins. On me dit que la semaine prochaine il y aura une occasion; j'en profiterai pour t'envoyer cela avec beaucoup d'autre musique nouvelle. Maintenant je vais achever l'ouverture, après quoi, s'il plaît à Dieu, je passerai à la symphonie. Je commence aussi à rouler dans ma tête un concerto pour piano que j'aurais grande envie d'écrire pour Paris. Que le bon Dieu nous accorde du succès et de beaux jours et nous saurons bien en jouir. Adieu et soyez heureux.

FÉLIX.

**Lettre d'Abraham Mendelssohn à sa fille Fanny Mendelssohn, alors âgée de 15 ans, le 16 juillet 1820.**

« Ce que tu m'as écrit concernant tes occupations musicales, faisant référence et en comparaison avec Félix était à la fois bien pensé et bien exprimé. La musique deviendra peut-être un métier pour Félix, alors que pour toi elle doit rester seulement un agrément mais en aucun cas la base de ce que tu seras et de ce que tu feras. Nous pouvons, de fait, lui pardonner d'avoir quelque ambition et désir d'être reconnu dans cette quête qui semble importante pour lui parce qu'il se sent une vocation pour la musique, alors qu'il est à ton crédit de t'être toujours montré bonne et sensible à ce sujet, et cette joie sincère devant les louanges dont bénéficie Félix démontre qu'à sa place tu en aurais mérité autant. Reste fidèle à ces sentiments et à cette conduite car ils sont féminins, et seul ce qui est féminin peut être un attrait pour ton sexe. Ta joie sincère devant les louanges dont bénéficie Félix démontre qu'à sa place tu en aurais mérité autant. Reste fidèle à ces sentiments et à cette conduite car ils sont féminins, et seul ce qui est féminin peut être un attrait pour ton sexe. »

**9 ans plus tard, pour le 24<sup>ème</sup> anniversaire de Fanny, il enfonce le clou :**

« Tu dois te préparer, plus sincèrement et plus volontairement, à ce qui est ta véritable vocation, la seule vocation valable pour une jeune femme, celle de la vie domestique. »

**8 ans plus tard, le 7 juin 1837 Lea Mendelssohn, la mère de Fanny et Félix, écrit à ce dernier :**

« Permets-moi une question et une requête. Fanny ne devrait-elle pas publier une sélection de lieder et pièces pour piano ? Elle a composé pendant environ un an beaucoup d'excellents morceaux ; particulièrement pour le piano... ce que tu ne l'as pas encouragé à faire et qui la freine. Ne serait-il donc pas juste que tu l'encourages et l'aide à trouver un éditeur ? »

**Réponse de Felix Mendelssohn, le 24 du même mois :**

« Tu m'écris à propos des nouvelles pièces de Fanny et me dis que je devrais la persuader de les publier. Tu me recommandes ses compositions, ce qui n'est vraiment pas nécessaire, car je les trouve splendides et adorables. De plus, j'espère que je n'ai pas besoin de préciser que, si elle décide de publier quoi que ce soit, je l'aiderai autant que je le peux dans cette tâche, Mais je ne peux pas la persuader de publier car cela est contre mes opinions et mes convictions. Je considère que publier est quelque chose de sérieux (ce devrait être au moins cela !) et je crois qu'on ne devrait le faire que si on veut se faire connaître en tant que compositeur à temps complet, et s'y tenir. Mais cela nécessite d'y travailler continuellement.

Fanny, telle que je la connais, n'a ni l'inclination ni la vocation pour l'état de compositeur. Elle est trop femme pour cela, ce qui est bien, s'occupe de sa maison, et ne pense ni au public ni au monde musical, tant que son occupation première n'est pas réalisée. Publier la perturberait dans l'accomplissement de ses devoirs et je ne peux pas m'y résoudre. Si elle décide de publier d'elle-même, ou pour complaire à Hensel, je suis, comme je l'ai dit, prêt à l'aider le plus possible, mais l'encourager à faire quelque chose que je ne considère pas approprié, cela, je ne peux pas le faire. »

H de Montgeroult

BARON DE TRÉMONT

# SOUVENIRS INÉDITS

DU

## MONDE MUSICAL ET DRAMATIQUE

à l'époque romantique

2<sup>e</sup> SÉRIE.

Publiés par J.-G. PROD'HOMME,  
d'après les manuscrits de la Bibliothèque Nationale (1)

### MADAME LA MARQUISE DE MONTGEROULT

Née vers 1769 — Morte en 1826

M<sup>me</sup> la Marquise de Montgeroult, professeur pianiste au Conservatoire à sa création (amie de M<sup>me</sup> de Staël).

M<sup>me</sup> de Montgeroult a été placée dans cette collection parmi les artistes parce qu'il est plus rare d'être un talent du premier ordre, que marquise et femme du monde, surtout lorsque la nature prodigue l'a donné dans une position qui pourrait s'en passer. N'eut-elle pas eu ce talent, elle eut été brillante dans sa sphère où elle était naturellement placée, car elle était douée d'esprit et de beauté. Elle était du petit nombre de ces femmes qu'on ne peut rencontrer sans s'arrêter pour les regarder. Une taille élevée, la tournure imposante, la peau de cette finesse et de cette teinte brune unie des climats chauds. Les cheveux, les yeux parfaitement noirs, et ce regard tour à tour perçant ou d'une sensibilité enchanteresse qui annoncent une imagination vive et des sentiments profonds. Son esprit était aussi distingué que sa personne. Son amie M<sup>me</sup> de Staël en faisait beaucoup de cas, et elle la nommait *mon impératrice*.

ne pourrait-on pas dire que les femmes laissent quelque chose à désirer si elles ne sont que *femmes* et qu'elles deviennent bientôt fatigantes quand elles se font *hommes*? Dans le premier cas, leurs ressources sont bornées aux qualités particulières à leur sexe. Je suspens ici mon observation pour bien prier que l'on ne voie pas dans l'expression *ressources qui appartiennent aux femmes* l'apparence d'une critique. Elles les tiennent du créateur qui les en a dotées pour le bonheur de la *famille*, et celles que les hommes y apportent sont loin d'y contribuer dans les mêmes proportions. Les vertus domestiques, la tendresse maternelle, l'amour porté jusqu'aux sacrifices, le dévouement, les soins soutenus, la résignation dans les privations, sont portés par elles à un point que nous atteignons trop rarement. Ce que

notre organisation, plus forte, nous a départi, n'apporte pas à la vie intérieure autant de charme et de jouissance du cœur. Si donc elles se *transforment* en abdiquant leurs qualités pour y substituer les nôtres, elles peuvent exciter l'étonnement et même l'admiration, mais elles perdent le charme de la séduction; elles deviennent positives, tranchantes, et on les trouve *bas-bleu* ou pédantes.

Nous admettons donc que les qualités distinctives des femmes ne comprennent pas, en général cette portée d'esprit, cette faculté de réflexion et d'application qui fait envisager, percevoir et discuter les sujets sérieux. Elles ne s'arrêtent pas à ce qu'elles ne peuvent deviner; leur instinct de compréhension se rebute de ce qui ne peut se pénétrer au premier aperçu, et leur mobilité naturelle leur rend fatigantes les questions graves qui doivent être approfondies.

La perfection est donc dans cet heureux mélange qui allie le moral des femmes (sans en ôter ses faiblesses qui ont tant de charme réel) à l'élevation et au nerf de l'esprit masculin. C'est ce que possédait M<sup>me</sup> de Montgeroult.

Lorsqu'on pénétrait dans ses sentimens intimes, on reconnaissait qu'elle appréciait tout ce qu'elle valait, ou, en d'autres termes, qu'elle avait un grand amour-propre; mais celui-là était bien placé, elle le justifiait en toute chose, et d'autant mieux que son tact exercé ne le mettait jamais à découvert. Il avait cette noble direction qui aspire à une incontestable supériorité. Il était un moyen sûr, pour ceux qui possédaient toute sa confiance, de rendre sa société intime pleine d'agrément. Livrée à ses propres impulsions, elle eut été impérieuse, absolue, exigeante; mais lorsqu'on avait lui persuader que la douceur et la condescendance étaient le plus grand charme et l'empire le plus certain d'une femme, son humeur devenait égale et calme.

Parlons maintenant du talent musical de M<sup>me</sup> Montgeroult.

Ce talent semblait tenir si peu de place dans sa vie que beaucoup de personnes de sa connaissance ne savaient que par ouï dire qu'elle était virtuose. On ne l'entendait que chez elle, et ces jours-là elle n'engageait que les gens de sa société qui aimaient la musique. Étant la petite M<sup>me</sup> de Nervo, et élève d'Hullmandel, elle était déjà la merveille de son âge.

M<sup>me</sup> de Montgeroult a été le premier talent de son époque qui a vu briller successivement Hermann, Steibelt, Dussck, Crammer, etc...

Sa réputation a été telle que lors de la création du Conservatoire, réfugiée à Saint-Germain, sa surprise fut grande lorsqu'elle y reçut sa nomination de professeur à ce nouvel établissement, place qu'elle ne conserva (sic) que jusqu'à la fin de la terreur (1). Par la seule force de son organisation, elle composa, sans savoir l'harmonie, sa belle sonate en *fa mineur* et celle en *mi bémol*. Plus tard, elle voulut écrire purement, et elle acquit avec une promptitude qui étonna son maître Reicha, la connaissance du contre-point.

Un grand ouvrage fut de sa part le résultat d'une grande amitié. Elle avait proposé à un ami qui passait les étés chez elle à la campagne (2) d'échanger l'étude du piano contre celle de l'anglais. Il accepta avec empressement, mais sous des conditions auxquelles elle voulut bien souscrire. « Je n'y mettrai de suite et d'intérêt, lui dit-il, qu'autant que vous aurez la bonté de composer exprès pour moi les leçons d'après lesquelles je devrai travailler et que vous me donnerez l'explication écrite de leurs différens caractères et de leur progression, de manière à abrégier le plus possible les études d'un élève qui n'est pas un enfant ».

Elle se livra à ce travail, selon l'expression italienne, *con amore*, et cette œuvre conduite à sa fin, s'éleva à trois volumes, formant un cours complet de piano. On y trouve un grand nombre de morceaux remarquables propres à être joués isolément avec beaucoup d'effet, et, comme ouvrage élémentaire, les explications jointes à chaque leçon sont telles que toute personne sachant un peu la musique peut former elle-même un élève, si le secours d'un bon professeur lui manque. Je donne ici ce détail parce qu'il en est question dans un des autographes ci-joints. M<sup>me</sup> de Montgeroult se refusa longtemps à faire graver une œuvre composée par affection, sans vue de publicité. Elle ne s'y détermina, je crois, que vers 1812.



M<sup>me</sup> de Montgeroult improvisait avec facilité et abondance, mais presque toujours avec des cantabile et une facture simple.

Elle épousa en 3<sup>es</sup> n<sup>oces</sup>, vers 1816, M. le C<sup>te</sup> de Charnay, beaucoup plus jeune qu'elle, et elle le perdit au bout de peu d'années. Sa santé s'étant fort altérée on lui conseilla le climat de l'Italie ; elle s'y rendit en 1834 et mourut à Florence en 1836, âge d'environ 70 ans.